

“ Perceforest et la mythologie : l’histoire et les ailes du désir”

Christine Ferlampin-Acher

▶ **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “ Perceforest et la mythologie : l’histoire et les ailes du désir”. J.-P. Aygon, C. Bonnet et C. Noacco La mythologie de l’Antiquité à la modernité. Appropriation, adaptation, détournement, Presses Universitaires de Rennes, p. 199-209, 2009. hal-01846186

HAL Id: hal-01846186
https://hal.science/hal-01846186

Submitted on 21 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Perceforest et la mythologie : l'histoire et les ailes du désir

C. Ferlampin-Acher, université Rennes 2 (CELAM/CETM)

Dans *Perceforest,* roman en prose que je considère comme une réécriture datant du XVe siècle[1], la mythologie joue un rôle essentiel dans la mesure où est raconté le passage du monde païen d'Alexandre le Grand au monde chrétien du Graal. A côté de personnages renvoyant, par leur nom, à la mythologie gréco-latine, on trouve des figures pour lesquelles la trame mythologique est gommée, comme c'est le cas pour Zéphir le *luiton,* qui doit beaucoup à Amour. A travers la représentation et le rôle de ces figures, c'est une conception de l'histoire, fondée sur une *translatio fidei,* qui se joue.

I. Onomastique[2]

L'Antiquité fournit de nombreux noms de personnages à *Perceforest* : s'intéressant à l'histoire de la conquête de la *Bretagne* mais aussi d'un large espace comprenant en particulier les Pays-Bas, cette vaste fresque met en scène des héros d'origine troyenne (Priande, qui descend du lignage de Priam par exemple) et romaine. Dans le livre I, où les noms à consonance antique sont nombreux, rares sont cependant les références à la mythologie tant que l'auteur traduit l'*Historia Regum Britanie* de Geoffroy de Monmouth[3]: les quelques mentions du culte de Diane, Vénus ou Jupiter que présente la source latine sont reprises sans modifications. Les Sirènes, aux Colonnes d'Hercule, sortent plus d'une Image du monde que d'un récit mythologique (§24,7). L'ouverture du roman n'est pas mythologique : cette prose tardive, qui se prétend chronique et s'ouvre sur une traduction de

[1] On utilisera les éditions suivantes : *Perceforest (le roman de),* début de la première partie, éd. J. H. M. Taylor, Genève, T.L.F., 1979 ; première partie intégrale, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 2 tomes, 2007 ; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T. L. F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., 1987. Pour une mise au point quant à la datation supposant une version du XIVe et une réécriture au XVe siècle, voir l'introduction de G. Roussineau au livre I, p. IX-ss. Tania van Hemelryck doute de l'existence d'une version du XIVe siècle (« Soumettre le *Perceforest* à la question. Une entreprise périlleuse », dans *La littérature à la cour de Bourgogne. Actualités et perspectives de recherche. Actes du premier colloque international du Groupe de recherche sur le moyen français*, Louvain-la-Neuve, 8-10 mai, 2003, éd. Cl. Thiry et T. Van Hemelryck, Montréal, CERES, 2005, 367-369, *Le Moyen Français*, p. 57-58). Pour des remarques sur une datation au XVe, voir mon article à paraître dans les *Mélanges Michel Rousse* « *Perceforest* ou quand les fées et les diables font du théâtre dans un roman ».

[2] Sur le nom, dans une autre perspective, voir J. Taylor, « Perceval/Perceforest : Naming as Hermeneutic in the *Roman de Perceforest* », dans *Romance Quaterly*, vol. 44,4, 1997, p. 201-213. Sur la toponymie de *Perceforest,* qui entretient des rapports très étroits avec l'onomastique, voir C. Ferlampin-Acher, La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest*», dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Age, de la réalité à l'imaginaire*, Actes du Colloque International des Rencontres Européennes de Strasbourg, 19-21 septembre 1991, éd. B. Guidot, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 275-290.

[3] « Jehan Wauquelin et l'auteur de *Perceforest* traducteurs de *l'Historia Regum Britanie* de Geoffroy de Monmouth », dans *Jean Wauquelin, de Mons à la cour de Bourgogne*, éd. M. Cl. De Crécy, Turnhout, Brepols, 2006, p. 7-23.

l'*Historia Regum Britanie*, n'a pas besoin, pour accréditer la fable qu'il construit, de remonter, comme les romans d'Antiquité du XIIe siècle, au jugement de Pâris ou à Œdipe.

L'onomastique donne cependant une coloration antique à ce roman qui se déroule en des temps préchrétiens. Quelques dieux sont mentionnés sans être l'occasion de développements particuliers : Jupiter, Diane et Vénus (l. I, §19-20) sont tirés directement de Geoffroy de Monmouth. Dans la partie qui suit la traduction et qui est une création originale, Perceforest « prinst a prier a Neptun et a Dyane et aux dieux de la mer » (§371,22). L'imprécision du panthéon n'est là que pour amorcer le passage du paganisme au monothéisme. Mars est assez souvent mentionné comme dieu de la guerre (l. II, t. I, §176,9, sous le nom de *dieu des batailles*). La mort d'Alexandre est l'occasion d'une représentation de l'au-delà païen :

« Hore est ainsi advenu que les dieux de lasus ont voulu avoir en leur compaignie le dieu de proesse, de gentillesse, de largesse, d'honneur, de constance, de boneureté, la fleur de chevalerie, de hardement et de grant emprinse […]. Alexandre, qui regne ore es cieulx comme autres dieux, tenant son siege assez prez de Mars le dieu des batailles, qui liez est de sa venue ».

C'est là une évocation évhéméristе. Pourtant dans ce panthéon traditionnel, seule Vénus jouera un rôle important.

Quelques références aux métamorphoses mythologiques peuvent être relevées. Dans la plainte amoureuse d'une demoiselle, adressée à Vénus, sont évoqués « Narcisus » et « Ecco », « Orpheon » et « Pimalion » (l. II, t. I, §751-752) : point d'originalité dans cet emprunt à la tradition lyrique où les amants antiques exemplifient les peines humaines[4]. L'auteur néanmoins n'use qu'avec réserve de ces références à la mode, et la prière à Vénus, loin d'être une convention, est revivifiée par le fait qu'en ces temps préchrétiens, Vénus n'est pas une allégorie, mais une véritable déesse, doté d'un physique chaleureux.

Si les références explicites et développées à la mythologie sont rares, il arrive assez souvent en revanche que des figures mythologiques donnent simplement leur nom à des personnages. Une demoiselle *faee* est appelée Liriopé, comme la nymphe, et elle est mentionnée à quelques lignes de l'endroit où se présente le chevalier Narcis, sans lien par ailleurs avec elle (l. II, t. I, §111). L'emprunt remonte à l'Antiquité directement, ou indirectement (par l'intermédiaire du *Floris et*

[4] Voir K. Heinrich, *Classical Lovers in Medieval Literature : the Myth of Love*, The Pennsylvania State University Press, University Park and London, 1990. Sur ces métamorphoses d'origine ovidienne dont hérite notre auteur, C. Noacco, *La métamorphose dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 77-ss.

Lyriopé de Robert de Blois[5]). Lyriopé porte le nom d'une nymphe : en ces temps de paganisme, l'évhémérisme autorise l'auteur à inventer des personnages à partir de figures mythologiques; Lyriopé porte aussi le nom d'un personnage de Robert de Blois: l'auteur écrit une fable sur l'origine de la chevalerie, où s'annoncent, par le biais d'échos intertextuels, les romans supposés se dérouler dans le futur. On comprend pourquoi les doublets sont fréquents : Narcis est un nom de chevalier tandis le texte évoque l'histoire de Narcissus ; Minerve est le nom d'une déesse et d'une parente de l'ermite Pergamon. L'hétérogénéité de l'onomastique est une autre conséquence de ce statut intermédiaire qu'a le monde de *Perceforest.* Dans une liste de treize chevaliers engagés dans un tournoi (l. II, t. II, p.546), Anchisés, Sarpedon, Thelamon et Filisteus empruntent leur nom au *Roman de Troie* (où Filitoas est le roi de Caledoine) et côtoient un Dagon (qui pourrait venir du *Tristan en prose*), un Bossu de Suave (inspiré par *Claris et Laris),* un Baruc (Barut, c'est-à-dire Beirouth ?), un Piniel (plutôt épique, même s'il figure dans *Floire et Blancheflor)* et un Trachemont (qui, comme Perceforest, a un nom qui calque celui de Perceval). La plupart du temps le renvoi au monde antique reste superficiel, l'histoire du personnage n'ayant guère à voir avec celle de la figure qui lui donne son nom.

A ces groupes masculins répondent des groupes féminins, demoiselles des forêts ou parentes de Pergamon (qui doit son nom à Troie). Ces dernières se nomment en toute logique Andromatha, Cassandra, Helaine, mais portent aussi des noms à consonance latine, terminés en *–ille*, comme Camille (qui évoque la reine des Volsques d'*Eneas* et l'enchanteresse de la Roche des Saisnes du *Lancelot en prose*), Cresille (où s'entendent le nom de Cresus et celui de la femme de Clovis dans le *Tristan en prose*), et Codrille (Cordille, où se reconnaît le souvenir de Cordelia, la fille de Leir, dont il a été question au début du livre I, §46). Le suffixe *–ille* crée une série illusoire, puisque seuls deux noms sont romains. Ces demoiselles portent aussi des noms *romans* et symboliques (Esmeraulde, Plaisance, Blanche). Les trois autres s'appellent Minerve, Jenièvre (qui annonce l'épouse d'Arthur) et Marmona (la variante *Marona* invite à rapprocher son nom de celui de Maroneus, son futur époux).

L'onomastique de *Perceforest,* on le voit, mériterait une thèse. La diversité des références tient à la conception de l'histoire qui oriente le roman, le présent héritant du passé et annonçant le

[5] Voir mon article «*Cristal et Clarie* et *Perceforest :* un problème de taille, du petit chevalier au Bossu de Suave», dans *"Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees": hommage à Francis Dubost*, Paris, Champion, 2005, p. 81-95. Dans *Floris et Lyriopé,* c'est le père de Lyriopé qui se nomme Narcisse, qui, chez Ovide, est à l'inverse le fils de la nymphe.

futur (à la fois « historique », d'où le nom du Bossu qui peut renvoyer à la citadelle de Boussu[6], et littéraire, dans le cas par exemple de Jenièvre). Les noms à consonance grecque ou latine ne sous-entendent donc pas vraiment de remplois mythologiques. Il y a même de véritables fausses pistes sur ce plan. Ainsi dans le livre II, Cycora est une demoiselle de forêt, un peu magicienne. Son nom sonne latin. Mais ce n'est pas à la mythologie qu'il faut la rattacher. Elle porte le nom latin de la chicorée (mentionnée par Pline), cultivée au Moyen Âge comme plante médicinale. Par ailleurs son frère s'appelle Cicoradès et annonce le Cicoradés du *Tristan en prose* ou celui d'*Escanor* : ainsi s'invente un ancêtre pour un nom familier aux lecteurs de romans. Quant à Fraze, elle porte le nom de la fraise des bois (la seule connue au Moyen Âge), ce qui est logique pour une demoiselle de la forêt. Entre la chicorée et les fraises, les demoiselles de la forêt herborisent, mais leur nom latin n'a rien de mythologique. Sarra certes peut évoquer Cérès, la déesse antique[7], mais l'importance de la botanique dans l'onomastique me suggère qu'on peut aussi y reconnaître la *sarree*, la sarriette, dont Hildegarde de Bingen vanta les vertus. Quant à Betoine dans le livre II, elle est certes la sœur de Bétides, le fils de Betis (dont le nom vient d'*Alexandre*), le lignage ayant toujours dans *Perceforest* une cohérence onomastique, mais elle porte aussi le nom de la *betoine*, l'épiaire vulgaire, réputée magique. *Charles le Chauve* a son nain Joubarde (qui rappelle la joubarbe) et *Claris et Laris* sa Narde (qui porte le nom d'une graminée) ; plus généralement, bien des demoiselles se nomment Floire ou Blancheflor. *Perceforest* botanise lui aussi. Quoiqu'il en soit, les noms gréco-latins ne renvoient que rarement à la mythologie. Tout au plus, ils créent une atmosphère et renvoient au passé. Romulus n'est que le nom d'un chevalier ; Thoas n'a rien d'un gardien des enfers. Font exception à ce traitement quelques figures : Vénus, Zéphir et Sebille, dont l'ancrage mythologique sert le projet de l'auteur.

Vénus, Zéphir et Sebille : la *translatio*

A partir d'une Sibylle, fée séductrice, qu'il peut avoir empruntée au *Lancelot en prose*, l'auteur de *Perceforest* a inventé une Sebille très originale. Ce personnage résulte de l'assimilation de la fée, prophétique par essence, et de la Sibylle, elle aussi devineresse : une fois fée, la Sibylle est

[6] Voir mon article, « *Perceforest*, entre *Pays-Bas* et *Haute Bretagne :* élargissement à l'Est et *translatio imperii* », dans *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, éd. J. C. Cassard, E. Gaucher, J. Kerhervé, Brest, CRBC, 2007, p. 160-161.

[7] Voir mon article « Zéphir dans *Perceforest* : des *flameroles*, des ailes et un nom », à paraître dans les actes du colloque d'Arras, 23-23 novembre 2007 « Entre mondes », sous la dir. de M. White-Le Goff et K. Ueltschi.

devenue séductrice, comme Morgue ou Viviane[8]. Dans *Perceforest,* Sebille retient par magie Alexandre et en a un enfant, dont descend Arthur. Ce lignage prestigieux a poussé l'auteur à édulcorer tout ce que la fée séductrice et le don prophétique pouvaient avoir d'inquiétant : humanisée, Sebille perd son aptitude à dire l'avenir ; ses pouvoirs d'enchanteresse sont réduits ; figure maternelle habitant une demeure qui disparaît dans les eaux, elle devient une préfiguration de la Dame du Lac. Elle tient aussi de la reine Candace, à qui les auteurs du Moyen Âge ont prêté une histoire d'amour avec Alexandre : mais c'est une Candace non plus luxurieuse, mais *sage*[9]. Sebille est donc d'abord un nom, dont on a retenu les talents prophétiques, interprétés en dons féeriques, et que l'on ensuite retravaillé pour le plier à un projet généalogique et littéraire ambitieux, d'Alexandre à Arthur.

Si Sebille disparaît assez vite de l'intrigue, Zéphir et Vénus traversent les six livres. Vénus est une déesse, qui se met au service du Dieu Souverain. Zéphir est un *luiton,* un esprit facétieux, mais aussi un ange gardien qui protège Estonné et son lignage et devient chapelain de Vénus. Vénus, « la deesse d'amor », mère d'Enée dans *Eneas* (v. 32)[10] est une figure bien connue au Moyen Âge. Dans *Perceforest,* elle apparaît dans le livre I, après la fin de la traduction de Geoffroy de Monmouth, en même temps qu'une figure, dans laquelle, malgré son anonymat, le lecteur avisé reconnaît Zéphir. Alexandre fait escale à Cythère dans le temple de Vénus et, lors d'un songe d'incubation[11], rêve d'une tempête. « Ung ancien homme vestu d'une noire cape » lui annonce qu'il sera roi : on reconnaît *a posteriori* Zéphir. Comme je l'ai montré ailleurs[12], cette tempête, au moment où l'auteur cesse de traduire Geoffroy de Monmouth, est un tour de force qui détourne la tradition et qui, grande nouveauté, mène Alexandre en Grande-Bretagne, dont son compagnon Betis devient roi. Désormais le couple Vénus/ Zéphir organise l'Histoire tout au long du roman. Zéphir supervise les mariages et les naissances : il est le maître des descendances. Vénus sert les amours des uns et des autres (par exemple dans l'histoire de Troÿlus et Zélandine). Zéphir incarne la *translatio* d'Alexandre à Arthur. Cet esprit de la tempête fait violence à la vision de l'histoire, largement répandue, qui fait des

[8] Sur la fée amante et sur la Sébille séductrice, voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées,* Paris, Champion, 1984 et F. Mora, « La sibylle séductrice dans les romans en prose du XIIIe siècle : une sibylle parodique ? », dans *La Sibylle, parole et représentation,* textes réunis par M. Bouquet et F. Morzadec, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 198-209.

[9] Voir pour un développement plus complet, « « Sebille prophétesse et maternelle : du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest* », dans *La Sibylle, parole et représentation, op. cit.*, p. 211-225.

[10] Ed. J. J. Salverda de Grave, Paris, Champion, 2 t., 1925 et 1929.

[11] Voir F. Pomel, « Songes d'incubation et incubation de l'œuvre », dans *Songes, rêves et insomnies,* éd. E. Gaucher et C. Ferlampin-Acher, à paraître dans *Perspectives Médiévales,* 2008.

[12] Art. cit., « *Perceforest,* entre *Pays-Bas* et *Haute Bretagne* ».

Troyens les ancêtres des Bretons. La première apparition de Zéphir comporte une curieuse allusion à la ducasse, qui renvoie à une réalité contemporaine de l'auteur, et à la région qui semble l'intéresser particulièrement (Flandres, Hainaut, Artois) : « en cellui point estoit ansi comme la ducasse » (l. I, §97). Gilles Roussineau s'étonne à juste titre de ce détail (l. I, p. 1126), d'autant que l'auteur a souvent soin de souligner l'altérité du passé. Or il semble commettre ici, malgré le *ansi comme,* un amalgame. Je me demande si cette mention de la ducasse n'a pas pour fonction d'inviter le lecteur à faire le lien avec le Hainaut contemporain : *Perceforest* s'ingénie à détourner la *translatio* traditionnelle de Bretagne en Hainaut, peut-être pour le dédicataire explicite mentionné au début du livre I Guillaume I de Hainaut (§80), mais surtout, si l'on suit l'hypothèse très vraisemblable d'une réécriture au XVe siècle, pour la plus grande gloire du monde bourguignon. D'emblée le terme « ducasse » dans le sillage de Vénus suggère une *translatio* originale, de l'Antiquité aux Pays-Bas. La prophétie de Vénus annonce en ce début aux Bretons privés de roi qu'un seigneur arrivera par mer le lendemain : est prophétisée l'accession de Betis, lieutenant d'Alexandre, au trône de Bretagne (§101-ss) en même temps que la « ducasse » donne la clef, en ce début de roman, d'une lecture où les Pays-Bas bourguignons apparaissent comme les héritiers d'Alexandre. Après cette intervention fondamentale, qui récrit l'histoire, Vénus est évoquée de temps en temps comme déesse, ce qui est logique en ces temps de paganisme, mais l'auteur n'insiste pas sur l'exotisme de son culte (l. II, §202,30). Peu après (II, §371), Perceforest renonce d'ailleurs au paganisme (l. II, §373). La déesse n'en disparaît pas pour autant du récit. On continue à se saluer au nom de Vénus (l. III, t. I, p. 15), et surtout les amoureux continuent à aller prier la déesse dans son temple : c'est le cas du Chevalier Doré et de Troÿlus dans le livre III. « Venus […] est adresseresse et souveraine conseilliere de tous vrays amans » (l. III, t. II, p. 239). Vénus est alors à la fois une statue (à qui on peut laisser ses armes l. III, t. II, p. 239-ss), une créature qui apparaît dans les songes, une allégorie qu'on apostrophe, et, personnage incarné, armée d'un « brandon » et inspirée par le *Roman de la Rose,* elle stimule l'ardeur sexuelle des jeunes chevaliers timides (Troÿlus en fait les frais dans une scène fort drôle l. III, t. III, p. 89). Cependant Vénus est souvent intégrée aussi à un groupe de trois déesses qui renvoie à traditionnel trio féerique en association avec Lucine et Thémis ou Sara (l. III, t. III, p. 211). Dans le livre IV, après la destruction de la chevalerie bretonne par les Romains, Vénus contribue à repeupler le pays, et dans le dernier livre, alors même que Galafur accomplit ses exploits au nom du « fils de la Vierge qui doit venir regner en ceste terre », la déesse continue à intervenir dans les songes de ceux qui viennent la prier dans son temple : elle accomplit des « miracles », Zéphir devient son

« chapelain », et « a l'entree de mai » a lieu une fête en son honneur. La déesse antique est ainsi présentée à la fois comme l'ancêtre de la fée folklorique, tandis qu'une christianisation discrète la rapproche de Marie, que l'on fête justement en mai, elle aussi maternelle protectrice des mariages et des familles. De la mythologie, il ne reste guère : rien des amours de Mars et Vénus, pourtant racontée dans *Eneas* (v. 4355-4374), rien sur la naissance de la déesse ; la Vénus de *Perceforest* et son « chapelain » tiennent plus du *Roman de la Rose* que des mythographes.

Si le nom du « luiton » le signale d'emblée comme figure mythologique, l'absence de Zéphir dans les *Mythographes* du Vatican nous invite à la prudence. En fait, comme je l'ai montré ailleurs[13], Zéphir résulte, entre autres, du croisement particulièrement astucieux entre une figure folklorique, le « luiton », (dont nous avons connaissance entre autres par des témoignages cléricaux et littéraires), le Zéphir d'*Amour et Psyché* d'Apulée, et du Genius du *Roman de la Rose*. Le « luiton » transporte, sous forme d'oiseau, Troÿlus jusqu'à la tour où est enfermée Zélandine endormie et lui fait un enfant : tout le monde croit qu'elle s'est unie à un Dieu (l. II, t. II, p. 95-ss). Nombreux sont les points communs entre cette histoire et *Amour et Psyché* raconté par Apulée : le sommeil de l'héroïne, son isolement sur une hauteur, l'intervention de trois déesses, l'oracle et l'union avec un dieu, le vol de Zéphir, la naissance d'un enfant, la lampe. Mais ce modèle mythologique se combine avec celui de la Harpye ou de la Sirène quand Zéphir prend pour emporter le héros la forme d'un oiseau à poitrine de femme (l. III, t. III, p. 212). On ne peut cependant pas réduire le « luiton » de *Perceforest* à un croisement mythologique entre une Harpye et le Zéphir d'Apulée : l'angéologie lui assure en effet le statut d'esprit intermédiaire et d'ange rebelle, tandis que le modèle littéraire du Genius du *Roman de La Rose* se greffe sur l'ensemble ; par ailleurs on peut supposer une influence des *Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella.

Le tandem Vénus Zéphir doit donc à la mythologie, mais l'auteur n'a pas hésité à mêler les modèles et à proposer des lectures croisées, entre croyances orales, tradition littéraire et dogme chrétien. Le projet, établir un pont entre le paganisme et le christianisme, justifie ce syncrétisme créateur, dont l'enjeu idéologique ne doit pas être sous-estimé : il me semble que de même que Vénus dans l'*Enéide* et l'*Eneas* protège le héros et assure ainsi le bon déroulement de la *translatio* de Troie vers Rome, de même Vénus, ici, apparaît au moment où notre auteur abandonne la traduction de Geoffroy de Monmouth pour innover en inventant sa propre fable, d'une part en remplaçant les Troyens par Alexandre et ses hommes, et d'autre part en désorientant la *translatio* vers le domaine bourguignon.

Vénus et Zéphir ne seraient-ils pas au service d'une construction qui rivaliserait avec les mythes du royaume de France ? Plus largement, les emprunts à la mythologie antique ne serviraient-ils pas la mise en place d'une mythologie bourguignonne?

II. Une mythologie bourguignonne ?

Que l'on prenne en considération la version du XIVe siècle dédiée à Guillaume I de Hainaut, dont l'existence est vraisemblable, ou la réécriture du XVe siècle en milieu bourguignon, le contexte historique est marqué par une rivalité avec la France. Dans le roman, cela se traduit par le souci de dépasser la *translatio* troyenne et de faire de la Bretagne un espace colonisé par Alexandre, dont la naissance semble préfigurer celle d'Arthur. Satellite de cette « Bretagne », un assez large espace, incluant la Hollande, la Zélande, le Hainaut, l'Artois, correspondant, plus qu'à une stricte réalité géographique, à un rêve politique, marque le décentrage de la *translatio* vers le continent, dans un mouvement inverse vers l'Est. Ainsi s'annoncerait dans *Perceforest* la grandeur bourguignonne.

C'est ainsi qu'il me semble que l'auteur, dont l'érudition et l'esprit de synthèse sont étonnants, propose un détournement des mythes de la « nation France » particulièrement apte à séduire le monde bourguignon. Quelques pistes me paraissent sur ce plan prometteuses même si l'enquête est difficile : comme souvent dans *Perceforest* on peut craindre la surinterprétation. Néanmoins la convergence des indices et en particulier l'insistance indiscutable sur la toponymie des Pays-Bas me paraissent étayer l'idée d'un enjeu idéologique fort.

Brane (Braine-le-Comte) est en Hainaut l'épicentre à partir duquel Zéphir déploie son activité. Dans le livre II, *Brane* est associé à ce « luiton », figure folklorique dont l'auteur souligne le goût pour la plaisanterie: il « conchie » ses victimes ; il attire Estonné dans « ung moncel de fiens » (l. II, t. I, p. 165). On ne s'étonnera pas que cet esprit prenne la forme d'une de ces Harpyes qui tourmentaient Phinée en souillant sa nourriture. La cité de *Brane,* dit le texte, doit son nom à Branius, un chevalier à qui la ville a été confiée au nom d'Alexandre (l. II, t. I, §113). Au-delà de cette étymologie qui associe le nom d'un lieu et celui d'un héros, conforme à ce qui se pratique au Moyen Âge, il existe certainement un écho entre *bran* (la boue) et *Brane,* le texte insistant sur le caractère marécageux du lieu. Pourquoi ce jeu ? L'auteur, engagé dans un jeu de rivalité avec la France, a voulu imiter l'étymologie de Lutèce traditionnellement associée à *lutum* en suggérant un rapprochement entre

[13] Les analyses qui suivent sont développées dans « Zéphir dans *Perceforest* : des *flameroles*, des ailes et un nom », art. cit.

Brane et *bran.* On peut même se demander si l'association de Zéphir le « luiton » et de la boue de *Brane* n'est pas motivée aussi par l'écho *lu(i)ton/ lutum*[14].

Ce nom de « Brane » fait aussi écho à celui de Brennius, le héros gaulois, que mentionne notre texte sous la forme *Branius.* Dans sa traduction de Geoffroy de Monmouth au début du livre I, l'auteur reprend ce qui concerne les deux figures bien connues, Brennius et Belinus (*Historia Regum Britanie* §35), Ces deux frères ont conquis la Gaule et Rome, et Brennius est devenu chef des Allobroges. L'auteur de *Perceforest* suit sa source latine, à un détail près : au sujet des Allobroges, il précise : « Allobrogois, qui ores sont nommez Bourguignons » (l. I, §61,9). Cette intrusion de l'actualité (qui doit être mise sur le même plan que la référence à la *ducasse* commentée plus haut), attire l'attention. Ce Branius, explicitement désigné comme ancêtre des Bourguignons, vainqueur historique de Rome et de la Gaule, annonce, dans un de ces jeux de *translatio* que l'auteur apprécie, le Branius, associé à Brane. Ce serait pour concurrencer la boueuse Lutèce devenue Paris que l'auteur aurait développé l'histoire de Brane la brenneuse : au passage Brennius est célébré comme bourguignon.

A la clé de cette construction : Zéphyr. Il a des ailes, il vole, il protège Estonné et les Ecossais, c'est un ange gardien national. Si la France s'est trouvée une figure tutélaire dans l'archange saint Michel[15], *Perceforest* donne aux Bourguignons un Zéphir qui assume la même fonction. Saint Michel, le psychopompe, qui pèse les âmes des morts, est mis en relation par Karin Ueltschi avec la Mesnie Hellequin[16], Mesnie Hellequin dont Zéphir est un meneur[17]. Zéphir comme avatar de saint Michel doit être rapproché de l'annexion du Mont-Saint-Michel à l'espace romanesque de *Perceforest.* Dans l'épisode d'Aroés, l'« opticien du diable »[18] (l. III, t. II, p. 83-ss), un étrange brouillage géographique a lieu. La « Roide Montagne », où règne cet enchanteur, devient à la fin de l'épisode « l'Islangue », l'Irlande. Cependant la configuration des lieux (une île principale, escarpée, la « Roide Montaigne », et une autre, plus petite, où se trouvera la tombe de Flora, la mère de l'héroïne), correspond à celle du Mont-Saint-Michel (appelé jusqu'au VIIIe siècle le Mont Tombe) et de l'îlot Tombelaine, effectivement plus petit et associé par la tradition à la tombe d'une princesse nommée Hélène, fille du roi Hoël, enlevée par un géant et inhumée sur ce rocher, comme le

[14] D'après les glossaires établis par G. Roussineau, *bran* ne fait pas partie du vocabulaire de *Perceforest*, qui préfère *brai*, proche aussi de *Brane*. Il est cependant fréquent que l'auteur gomme le bâti de son *inventio*, comme le montre l'exemple d'Amour et Psyché qui sert de fondement à l'invention de l'épisode de Troÿlus et Zélandine, sans que ce patron se laisse deviner à première lecture.

[15] C. Beaune, *La naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985, p. 19.

[16] « *La Mesnie Hellequin* en conte et en rime », à paraître Paris, Champion, 2008.

[17] Voir mon livre *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles*, Paris, Presses Université Paris Sorbonne, 2002, p. 243.

[18] Voir mon *Fées, bestes et luitons, op. cit.*, p. 184-ss.

rapportent Geoffroy de Monmouth et Wace[19]. Si Aroés doit beaucoup au Vieux de la Montagne, il tient aussi du géant que combat Arthur à l'aube du monde arthurien : l'épisode d'Aroés préfigure le combat d'Arthur contre le géant du Mont-Saint-Michel[20]. *Perceforest,* faisant de l'îlot l'Irlande, déplace avec insolence le Mont et annexe à l'Irlande un haut lieu de l'imaginaire français. Au XVe siècle, les Valois ont placé le royaume de France sous la protection de saint Michel Tombelaine et l'abbaye seront disputés pendant toute la guerre de Cent Ans[21]. Le Mont-Saint-Michel est un enjeu important, entre la France et l'Angleterre, et *Perceforest* lui invente une préhistoire, qui prive la France de ce lieu « hautement » symbolique, en le déplaçant vers l'Irlande par une *translatio* très osée, à coup d'étymologie forcée.

Ainsi *Brane* concurrence Brennius, Zéphir saint Michel. *Perceforest* transpose les mythes que se construit la royauté française et invente une mythologie glorifiant, à travers Zéphir, les Pays-Bas, associés à la grandeur bretonne. La mythologie antique fournit donc des noms, qui orientent l'histoire sans pour autant fournir des modèles narratifs. A côté de cette onomastique, quelques figures s'imposent, en particulier Zéphir et Vénus : Vénus cependant tient surtout du *Roman de la Rose* et peu des mythographes ; quant à Zéphir, il doit à Apulée, mais aussi à l'angéologie, au folklore, et l'auteur n'hésite pas à le rapprocher des Harpyes ou des Sirènes. Finalement la mythologie conforte surtout une vision bourguignonne de l'histoire fondée sur la *translatio* et un projet idéologiquement marqué, qui cherche à s'approprier les symboles que la nation France est en train de se constituer.

[19] On peut aussi se demander si l'anéantissement final de la *Roide Montaigne* n'est pas inspiré par les divers effondrements ou incendies (à cause de la foudre) qui affectèrent le Mont Tombe et ses monuments au cours de son histoire (le chœur roman de l'ancienne abbaye s'est écroulé en 1421). Sur le côté sud du Mont existait de plus au Moyen Âge une roue qui servait à monter des marchandises et des matériaux : c'est peut-être elle qui a suggéré à l'auteur la ruse qui permet à Gadifer d'entrer dans l'île en se cachant dans un des fardeaux que l'on hisse à l'aide d'un *engin* (l. III, t. II, p. 82-83).

[20] Sur cet épisode, voir H. Legros, « Arthur contre le géant : un combat symbolique », dans *Le Roman de Brut entre mythe et histoire,* textes réunis par Claude Letellier et Denis Hüe, Orléans, Paradigme, 2003, p. 35-46. L'épisode se lit chez Geoffroy, *The Historia Regum Britanie,* éd. N. Wright, Cambridge, 1985, § 165 et chez Wace, *Roman de Brut,* éd. et trad. E. Baumgartner et I. Short, Union Générale d'Edition, 1993, p. 148-ss, v. 2462-ss. Le texte de Geoffroy est traduit p. 296-ss.

[21] Ce n'est qu'en 1450 que les derniers Anglais quittent la région.